Zeitschrift: Revue de Théologie et de Philosophie
Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie
Band: 33 (1945)
Heft: 137

Buchbesprechung: Comptes rendus

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 09.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

COMPTES RENDUS

Pierre SCHERDING, *Christophe Blumhardt et son père.* Essai sur un mouvement de réalisme chrétien. Paris, Alcan, 1937. N° 34 des *Etudes d'histoire et de philosophie religieuses*, publiées par la Faculté de théologie protestante de l'Université de Strasbourg (211 pages).

« L'idée d'un ordre, d'une méthode et d'une discipline chrétienne, la saine notion d'un *christlicher Wandel*, sont des trésors spirituels dont le piétisme méthodiste — sous des formes d'une riche variété — a assumé la garde à travers les époques les plus périlleuses pour la piété de l'Eglise. [1] »

Une des formes du piétisme est celle des deux Blumhardt, père et fils, auxquels Pierre Scherding a consacré une étude des plus intéressantes. — Même avec quelque retard, nous croyons utile de la signaler aux pasteurs, lecteurs de cette revue. — « Ils sont sortis du piétisme, et l'étude de leur œuvre et de leur pensée ne sera autre chose qu'un chapitre intéressant de l'histoire du piétisme » (p. 21). Piétistes, les Blumhardt l'ont été à leur manière. Sans fanatisme, ni étroitesse. « Sortis du piétisme, les Blumhardt l'ont épuré en combattant ses excès. Ils ont remplacé son spiritualisme exclusif par un spiritualisme universaliste, son biblicisme quelque peu formaliste par un biblicisme plus spirituel. Détachés du rationalisme et de l'historicisme de leur époque, ils ont enfin dirigé par l'interprétation de leur propre expérience personnelle la pensée théologique vers les problèmes fondamentaux de la dogmatique chrétienne : la révélation et l'incarnation, la création et la résurrection, le Saint-Esprit et l'eschatologie » (p. 210).

C'est à saisir les différents moments de la pensée de ces deux hommes — en donnant la place la plus grande au fils — à en faire ressortir autant que possible l'unité profonde, que l'auteur s'est attaché. Nous voudrions, par ces lignes, prêter notre voix à l'hommage que Pierre Scherding veut rendre à des conceptions théologiques qui ont été fort discutées, critiquées même « avec une scandaleuse légèreté dans certaines écoles théologiques contemporaines » [2].

(1) Edouard BURNIER, *Bible et Théologie*, Lausanne, F. Roth & Cie, 1943. — (2) Ed. BURNIER, *ouvr. cité*, p. 82.

Avouons que c'est en pasteur que nous avons lu ces pages. Nous n'avons pas voulu, avant tout, y chercher une théologie rigoureusement formulée, une doctrine fondée en raison. — Que de critiques pertinentes ne pourrait-on pas adresser, du point de vue de la pensée, à certains développements dogmatiques : idée du royaume de Dieu, de la création, de la rédemption, etc. ? — Non une doctrine, mais une vie, une même intensité d'obéissance de ces deux vies doublement parentes. Incontestablement les Blumhardt ont été des « réalistes » dominés par un « sens pratique » exceptionnel, des hommes « d'action », des pasteurs avant d'être des théologiens. « Il (Christophe) ne raisonne pas pour le plaisir de raisonner en philosophe chrétien : il médite en esprit religieux qui cherche à comprendre ce qui lui arrive pour mettre à profit ses expériences et donner une voix à celui qui veut agir en lui » (p. 65). C'est pourquoi il faut renoncer à demander aux Blumhardt ce qu'ils ne peuvent nous donner : une théorie de la connaissance religieuse. En revanche, ils ont quelque chose à nous dire et à nous apprendre par leur ministère abondamment béni dans ce Bad Boll qui n'était autre qu'« un foyer d'où rayonnait l'espérance du royaume des cieux », « un centre de vie spirituelle qui se nourrit essentiellement de la Bible » (p. 28).

Au fond, ce sont de grands tourmentés qui ont soif d'absolu : « Il s'agit de savoir si nous avons l'esprit prophétique » (p. 82), dira le fils. « Tel était, du point de vue du père Blumhardt, le moyen d'évoquer le passé biblique : être un homme apostolique, réaliser par la foi la promesse de Dieu contenue dans la résurrection du Christ, l'effusion du Saint-Esprit, la victoire du Ressuscité sur la mort et les démons » (p. 85). Apôtres, prophètes, ces mots leur conviennent. Ils vivent de Dieu, ils vivent de Jésus-Christ. Ils sont des biblicistes par tempérament, parce que dans leur patrie, le Wurtemberg, on l'a toujours été quelque peu. « Dans toutes ses assertions il (le vieux Blumhardt) sent sa théologie couverte par la Bible et son biblicisme relie tous les éléments de sa théologie comme par une chaîne d'or » (p. 57-58). Et c'est grâce à ce biblicisme — qui n'est pas sans reproche, répétons-le [1] — qu'ils ont trouvé l'apaisement, le climat favorable au développement de leur piété.

Enfin relevons que « les Blumhardt sont des hommes d'Eglise, et c'est ce qui donne à leur témoignage sa haute portée. Ils abhorrent tout piétisme qui, en cherchant son propre bonheur dans la séparation, renonce à renouveler le monde et par là trahit la cause de l'Eglise. Pendant toute leur vie ils ont lutté contre le sectarisme » (p. 84).

M. Scherding conclut en ces termes : « D'inspiration vraiment protestante dans son ardeur à remonter aux sources sans s'arrêter à mi-chemin, la pensée théologique des Blumhardt nous apparaît comme un des essais les plus énergiques, tentés pour renouveler le message évangélique et lui rendre sa portée originale » (p. 211).

Emile DELAY.

(1) « La piété, pas plus que la théologie, ne dispense de la technique » (GILSON).

Julius SCHWEIZER, *Zur Ordnung des Gottesdienstes in den nach Gottes Wort reformierten Gemeinden der deutschsprachigen Schweiz* (« Kirchliche Zeitfragen », n° 12). Zurich, Zwingli-Verlag, 1944.

Ce petit volume de 96 pages est né de circonstances locales : une révision liturgique dans l'Eglise de Bâle. Mais il s'impose à l'attention générale, d'une part, par l'étude historique qu'il comporte, d'autre part par sa très nette prise de position théologique sur la doctrine du culte.

Nos cultes, dont on « vante volontiers la sobre simplicité soi-disant zwinglienne, vivent en réalité sans qu'on en ait conscience, constate M. Schweizer, d'un fond liturgique plus ancien et plus riche. La question est de savoir s'il est vraiment si louable de ne posséder ces richesses que déformées par une longue manipulation et dissimulées dans des prières trop longues. » De plus il existe une tradition liturgique réformée dont il est fâcheux de s'isoler : on peut en rechercher les origines jusque dans le *Predigt gottesdienst* de la fin du moyen âge et la « messe » des catéchumènes. M. Schweizer montre les problèmes soulevés dès le commencement par les relations entre les divers éléments du culte réformé ; il s'accorde avec les réformateurs pour souhaiter que la cène devienne partie intégrante du culte hebdomadaire, tout en devant reconnaître avec eux que les circonstances ecclésiastiques ne permettent pas pour l'instant d'entrer dans cette voie. D'ailleurs, il ne s'agit nullement pour lui de minimiser l'importance de la prédication ; ce qui constitue le culte, c'est la présence du Seigneur parmi les siens par la parole comme par le sacrement. Ainsi, on le voit, le point de vue de l'auteur s'accorde pour l'essentiel avec les récents travaux de M. Cullmann. Toutefois, en songeant à la constatation de ce dernier, selon laquelle le culte de l'Eglise primitive unissait d'une manière étonnante la discipline liturgique et la liberté charismatique, on souhaiterait que les révisions liturgiques actuelles examinent de quelle manière cette harmonieuse coordination de la règle communautaire et de la spontanéité spirituelle pourrait être restaurée dans notre vie cultuelle d'aujourd'hui.

Louis RUMPF.

Georges BASTIDE, *Le moment historique de Socrate*. Paris, Alcan, 1939, 322 pages, in-8o. — Fr. 50.—.

L'histoire de la philosophie, et peut-être celle de la pensée humaine en général, peut se concevoir comme un grand débat sur les rapports de l'Un et du Multiple. C'est sous cet angle que M. Bastide aborde le problème socratique. Mais avant d'exposer la réponse de Socrate, il dessine à grands traits les principaux épisodes de la lutte que se livrent ces forces contraires, unité et multiplicité, d'abord dans le plan de l'histoire hellénique, ensuite dans celui de la pensée présocratique. De ce magistral tableau nous ne retiendrons ici que la conclusion : « Il s'agit de savoir si la conscience humaine, capable de s'ouvrir par la compréhension sympathique d'autrui à une multiplicité

simultanée de points de vue sur les choses, va être capable de maintenir en même temps la cohérence intérieure dans ses affirmations, dans ses représentations, dans ses actions, c'est-à-dire dans ce qu'elle appelle la vérité, la réalité et les valeurs ». Or, deux voies s'ouvrent à la pensée hellénique : d'une part le rationalisme, de l'autre la mystique. Le mouvement mystique, représenté par les mystères d'Eleusis, le culte de Dionysos et le mouvement orphique, doit être considéré comme une évasion hors des cadres de la raison. Le rationalisme ontologique, d'autre part, cédant à l'exigence unifiante de la raison, dont il comprend mal la portée, tend à cette conclusion : le Multiple n'est pas. Mais cette réponse entraîne une rupture avec le réel. La pensée cherche alors une troisième voie, celle de l'éclectisme, représentée par Empédocle, par l'Ecole d'Abdère et par Anaxagore. Or, l'éclectisme, démission de la pensée unificatrice, ne peut satisfaire aux exigences de l'esprit.

C'est alors qu'apparaît Socrate, au milieu d'un désarroi qui s'exprime dans l'attitude des sophistes. Ce qui caractérise son attitude, c'est qu'il refuse toutes les solutions de ses prédécesseurs. Au mysticisme il oppose les droits de la pensée ; à l'orgueilleuse raison, éprise de spéculations ontologiques et cosmologiques, il objecte les contradictions des systèmes, leur inutilité et l'impiété qui préside à ses recherches. Aux diverses formes de l'empirisme il adresse le reproche de ne pas se fonder sur une véritable science. A une fausse science il préfère *l'ignorance*. Mais cette ignorance ne se cantonne pas dans la critique. Elle est aussi une affirmation, parce que, sur le refus des mutilations et des compromis, va surgir l'exigence d'unité intérieure. Cette exigence résulte, selon M. Bastide, d'une véritable conversion de Socrate, conversion à la *spiritualité*. Rien ne le montre plus clairement que la réponse qu'il donne au problème du bonheur. On fait communément dépendre le bonheur des circonstances extérieures : santé, science, force, puissance, mais ces circonstances peuvent tout aussi bien être cause de malheur. La recherche du bonheur, qui aboutit le plus souvent à son contraire, ne sera couronnée de succès que si nous le cherchons en nous-mêmes. Le problème éthique ne consiste pas dans une vaine détermination de qualités dans les objets, mais dans une réflexion sur le sujet. Or le sujet est esprit, tout le reste : corps, parole, fortune, n'étant que des instruments à son service. Mais l'esprit s'épanouit en *connaissance*, et voilà la voie ouverte à la recherche intellectuelle ; recherche qui se fera, tout en maintenant la condamnation de la pensée spéculative, du mysticisme et de l'empirisme utilitaire, grâce à une méthode nouvelle : la science de la vertu se construira dans la transparence de l'esprit à lui-même par la réflexion et la connaissance de soi. L'esprit a pour fonction de se créer lui-même sans cesse, en se devançant par ses propres lumières et en se dépassant par la réflexion rétrospective sur ce qu'il vient d'être et la recherche prospective de ce qu'il sera. La fin de cette activité de l'esprit n'est pas l'élaboration de concepts définitifs et universels, elle est bien plutôt la formation de jugements de valeur toujours sujets à revision et perfectibles.

Aristote avait donc tort de définir l'activité de Socrate comme une recherche de concepts. Socrate aurait inauguré, au contraire, la voie dans laquelle s'est engagée la pensée moderne, pour laquelle il n'est pas de terme à notre recherche, puisque jamais le concept n'atteint l'essence des choses. Comment l'esprit se prolonge en liberté et s'apparaît à lui-même comme amour, comment la pensée de Socrate aboutit à une religion de l'intériorité et à un humanisme de la personne, telles sont les thèses que développe l'auteur dans la dernière partie de son ouvrage.

Traduction de la pensée socratique en termes de philosophie moderne, empruntés pour une bonne part à la terminologie de Spinoza et de Léon Brunschvicg, traduction légitime ? On ne peut se défendre de l'impression que, poussé par le désir de trouver dans la pensée de Socrate une parfaite cohérence, M. Bastide a parfois prolongé les lignes et dépassé le témoignage des anciens. Quand ce serait le cas, son étude, si remarquable par la clarté de l'exposé, aurait toutefois le mérite de nous montrer quel édifice on peut construire sur les bases établies par le penseur athénien. Notons d'ailleurs que sa critique du témoignage d'Aristote est proche parente de celle que lui adressent d'autres commentateurs contemporains, entre autres H. Maier, dans son *Sokrates* (Tübingen, 1913).

ERNEST BOSSHARD.

Déterminisme et libre arbitre. Entretiens présidés par Ferdinand Gonseth, professeur à l'Ecole polytechnique fédérale, recueillis et rédigés par H.-S. Gagnebin. Neuchâtel, Editions du Griffon, 1944, 188 p.

La physique contemporaine a rendu caduque la notion de déterminisme, envisagée au sens strict du mot — notion qui semble aujourd'hui toute relative à un monde macroscopique s'insérant dans les dimensions d'un espace et d'un temps construits pour servir de cadre à nos perceptions et à nos actions. Déjà la théorie de la Relativité avait fait subir un changement de perspective aux notions de causalité, d'espace et de temps, cependant sans rompre tout à fait avec le déterminisme au sens classique. La physique quantique au contraire, par l'usage qu'elle fait de la notion de probabilité, paraît avoir définitivement rompu avec le strict déterminisme qui fut celui de la physique newtonienne. La physique est devenue, en un certain sens, « indéterministe ». Il est clair cependant que la notion de liberté, construite pour les phénomènes psychologiques, ne convient d'aucune manière aux phénomènes physiques et que le conflit entre causalité relevant de l'univers de la physique et liberté attribuée à l'esprit subsiste entièrement.

Les notions d'espace, de temps, de déterminisme, de liberté, telles qu'elles appartiennent à l'expérience courante du moraliste, de l'ingénieur, du « praticien », relèvent d'une perspective macroscopique du monde. Le langage lui-même est construit pour cet univers macroscopique, il adhère mal aux

notions utilisées par la physique quantique à laquelle la langue plus subtile des mathématiques est indispensable.

La solution proposée dans les *Entretiens* présidés par M. Gonseth s'appuie sur une notion de « complémentarité » introduite par Bohr, entre l'aspect corpusculaire et l'aspect ondulatoire de la physique quantique. La dialectique de ces *Entretiens* vise à établir un rapport de complémentarité analogue entre déterminisme (pris dans un sens élargi) et liberté. Liberté et déterminisme ne seraient pas contradictoires, mais complémentaires. Toutefois, alors que la théorie corpusculaire et la théorie ondulatoire s'opposaient sur le plan de la physique, la liberté s'oppose au déterminisme aussi bien sur le plan de la physique — par le fait même que nous attribuons le pouvoir de modifier le cours des événements physiques — que sur le plan moral où la liberté et la spontanéité de l'esprit s'intègrent à la causalité propre aux événements psychologiques. Ce caractère ambigu de la notion de liberté n'est pas sans rendre plus difficile à appréhender l'image que nous tenterions de nous en faire. Nous pouvons bien, par des exemples concrets, donner une image plus ou moins satisfaisante de la notion de causalité, comme nous nous proposons des images plus ou moins adéquates de l'onde et du corpuscule ; de la liberté, nous ne le pouvons guère. C'est pourquoi peut-être ne nous représentons-nous pas très bien, pour la liberté et le déterminisme, l'arête de suture dont parle l'Hôte des *Entretiens*.

De plus, à la « complémentarité » de Bohr des structures physico-mathématiques donnent un sens. Nous ne disposons pas d'un tel instrument dans le domaine de la psychologie. Nous devons nous contenter de mots empruntés au langage courant ou construits d'une manière qui rappelle la construction des mots du langage courant. Le mot de « complémentarité », comme les mots du langage courant, comporte des significations multiples, et on peut légitimement se demander si, en l'utilisant dans l'examen d'un problème philosophique, on ne profite pas à la fois de sa réussite dans la création d'une *image* que nous essayons de nous faire de la structure du monde physique et des sens du mot *étrangers* au sens physique qui lui a été donné. L'obstacle constitué par le langage à la réflexion est d'ailleurs propre aux spéculations de la philosophie des sciences. Les personnages des *Entretiens* ont certes reconnu les dangers d'une solution purement verbale ; s'ils en avaient pris conscience plus clairement, c'est-à-dire s'ils s'étaient livrés à une analyse plus approfondie de la notion de complémentarité telle qu'ils l'utilisent, le sens du débat qu'ils ont institué en eût été singulièrement éclairci. En analysant plus nettement les différences qui séparent causalité physique et causalité psychologique, libre arbitre relatif à notre pouvoir d'intervention sur les événements physiques et liberté manifestant la spontanéité de la conscience, ils nous auraient fait pénétrer plus aisément dans leur dialectique de la complémentarité. C'est pourquoi nous regrettons qu'un cinquième entretien ne soit pas venu s'ajouter aux quatre *Entretiens* que nous connaissons : certains malentendus auraient sans doute été dissipés,

et la solution proposée en 'aurait été rendue plus aisément acceptable.

Tels qu'ils sont, ces entretiens sont vivants et agréables à suivre. Ils donnent à penser, et n'est-ce pas le meilleur éloge qu'on en puisse faire ?

Zurich. MAURICE MULLER.

UNE BIBLIOGRAPHIE SUISSE DE LA PHILOSOPHIE

Nous avons signalé l'an dernier la *Bibliographie der philosophischen... Literatur in der deutschsprachigen Schweiz. 1900-1940*, que la Société suisse de philosophie a publié comme 2e *Beiheft* de son *Annuaire*. La suite, concernant les années 1941-1944, vient de paraître dans l'*Annuaire* lui-même (t. V, p. 218-278) et sera dorénavant annuelle. De plus, la *Bibliographie* s'étend désormais à toute la production suisse, aussi bien de langue française et italienne qu'allemande. Elle englobe non seulement les livres, mais aussi les articles de périodiques. Comme la psychologie et la pédagogie sont prises aussi en considération, le domaine de cette nouvelle Bibliographie est étendu. L'Index méthodique, établi pour les années 1900-1940, sera continué dès que plusieurs années auront paru, groupant livres et articles par ordre alphabétique d'auteurs.

Il faut seulement regretter qu'on n'ait pas paginé à part la *Bibliographie*, comme il s'est fait en pareil cas, ce qui permet un tirage à part pour un plus vaste public. Quoi qu'il en soit, la *Bibliographie* rendra de bons services, même cachée dans chaque volume de l'*Annuaire*, que la Société suisse de philosophie publie régulièrement, avec ses articles, comptes rendus, chroniques, etc., dès 1941. (Bâle, Verlag für Recht und Gesellschaft). M. Hans Zantop assure l'élaboration de cette *Bibliographie*, avec la collaboration d'un reviseur romand.

Marcel REYMOND.